

L'Opéra de Quat'sous : un cosmopolitisme théâtre-musical.

De même que les versions allemandes (depuis la berlinoise d'origine de 1928 aux actuelles productions qui tirent vers le cabaret) ou anglaises qui sont les plus jouées tout autour de la planète, les adaptations françaises de « L'Opéra de Quat'sous » de Kurt Weill et Bertolt Brecht sont multiples. La co-production Metz-Reims sur laquelle s'est polarisé Bernard Pisani a voulu ratisser large. Basée sur l'ajustement du texte de Jean-Claude Emery, elle comporte de longues interventions dialoguées, ce qui rapproche l'ouvrage de la pièce de théâtre dans laquelle on aurait inséré des numéros chantés. En dépit de la réactivité des personnages, on a donc l'impression d'un étalement dans le temps où la parole domine, ce qui, souvent, brise l'élan des songs, des chœurs et des séquences d'orchestre. De plus, le plateau messin étant relativement limité en surface, il y avait peu de place pour la figuration qui eut donné cette impression de foule autour des personnages principaux et seconds rôles afin de se rapprocher de l'esprit de la comédie musicale.

Cela étant dit, la mise en scène est à la fois très mobile, explosive, pittoresque et autodérisoire. On se croirait dans un polar où les coups bas et autres règlements de comptes sont vigoureusement rendus. Les cinq compagnons de Mackheath le Surineur, tous nippés en élégants truands, se projettent en l'air ou s'étaient en vols planés. Le couple Peachum, le roi des mendiants, est plutôt caricatural : l'homme, (Frédéric Longbois) faussement débonnaire, beau parleur, irritable et extraverti, fait un numéro de dompteur de cirque, et sa femme, (Isabelle Vernet) joue les grosses dondons et les matrones extravagantes. Grand écart, avouons-le, pour des artistes lyriques qui sont à la fois comédiens. Le côté disparate étant toujours à craindre d'une distribution qui mêlerait voix d'opéra et de music-hall, Pisani, qui a réglé le casting, a contourné l'écueil en ne prenant que des chanteurs rompus au répertoire lyrique, gommant, par le fait, le côté trop gouailleur du chant. Ce qui n'en demeure pas moins que les interprètes durent, nécessairement, rudoyer un peu leurs gosiers.

On saluera, outre les performances théâtre-vocales de Longbois et le tour voluptueux du soprano de Vernet, le rôle le plus sensible, celui de Polly Peachum, incarné par Sophie Haudebourg. La fibre à vif de la soprane, parvient à être

émouvante lorsqu'elle s'accroche désespérément à son bandit de mari qui la rejette. Il est campé par Sébastien Lemoine, au baryton volontairement rugueux et implacable, qui roule les mécaniques et devient pathétique au final où il est délivré de la potence, pour être...couronné ! Une fantasmagorie. On a découvert aussi une perle vocale, Anna Destraël, dans le rôle, limité, de Jenny-des-Lupanars, mais dont le mezzo au timbre finement argenté, est d'une rare musicalité, bien qu'elle ne cadre pas vraiment avec le personnage qu'elle joue. Un mot des péripatéticiennes auxquelles on a confié un ballet dansé en petites tenues de putes des années 1920 ! Très à propos, les banderoles annonçant les titres de chacun des airs. Costumes bien taillés, rappelant une époque. Bref, à travers cette sorte de cosmopolitisme où l'humour prenait le pas sur le mélo. l'intérêt est que la « pièce avec musique » ait été jouée dans la langue de Molière, y compris les airs, le tout, solidement rythmé par Dominique Trottein à la tête des neuf musiciens du Grand Théâtre de Reims.

Georges MASSON